



Il y a une autre raison pour que je me réjouisse de cet essor. Il va remettre sans doute un peu d'ordre dans la maison, je veux dire dans la littérature, le théâtre et les arts, envahis depuis quelque temps par la folle avoine. La vache stérile et le mouton à cinq pattes paissaient dans les prés fleuris qu'arrose la Seine. On les regarda d'abord avec indulgence ; ~~on s'amusa de leurs états~~ ; il faut que jeunesse se passe. Et puis le divertissement, auquel l'étranger prenait une part active, nous devint fastidieux.

François Porché traduit précisément une des causes de notre malaise dans son livre : *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*. Ce n'est pas seulement au nom de l'honnêteté froissée qu'il élève la voix. On doit bien avouer qu'un ennui pesant se dégage des mœurs singulières auxquelles le théâtre et le roman prétendent nous initier dans leurs peintures. Il est possible, en en dénonçant l'abus, que l'on ait l'air « pompier ». Mais je préfère le pompier qui éteint le feu au pompier qui le met. Je ne suis pas de l'école du bon sens ennemi de toutes les anomalies ; il y en a qui m'intéressent... à condition qu'on ne les monte pas en épingle.

La dernière guerre semble avoir donné aux romanciers le goût des voyages. A la bonne heure ! Ce n'est point une raison, certes, pour renoncer définitivement aux études de mœurs parisiennes, provinciales et rurales, dont nous étions saturés ; mais on peut tout au moins, pendant quelque temps, laisser ces terres en jachère.

Profitons de l'automobilisme et de l'aviation pour voir plus loin que le bout de notre nez.

Le lauréat de cette année, M. Maurice Bedel, est un grand voyageur et méritait déjà par là d'appeler notre attention ; mais il avait, pour la retenir, une qualité beaucoup plus rare : il ne croit pas que l'observation et le souci de bien écrire dispensent d'avoir de l'esprit et d'en donner la preuve.





A propos de la dernière nouveauté, *Le Bon roi Dagobert*, à l'Opéra-Comique, mon ami Pawlowski écrivait, l'autre jour, ces lignes qui m'ont ravi : « Je pense qu'il serait temps que l'esprit français sortît du noir tunnel où il s'éternise aujourd'hui. Les craintes et les souffrances sont communes à tous les animaux ; mais l'homme seul peut rire de cette chose ridicule et incompréhensible qu'on appelle l'existence. »

Cette judicieuse remarque s'appliquait le lendemain au roman de M. Maurice Bedel : *Jérôme, 60° latitude Nord*. C'est, ô miracle ! un livre propre et gai. Il ne représente pas le Français en voyage sous des couleurs déplaisantes. Il le laisse aller à sa nature frondeuse sans méchanceté. Ce n'est pas de sa faute si les pièces d'Ibsen et les artistes scandinaves de Montparnasse lui ont donné de la Norvège une idée préconçue. Il ne demande qu'à s'instruire. Il s'instruit. Il s'éprend d'une Nordique et il n'est pas mufle envers elle. Je vous dis que c'est un phénomène !

Et je n'aurais pas voté pour Maurice Bedel, que je ne connaissais pas il y a quinze jours ? J'aime bien trop la littérature, la jeunesse française et l'esprit français, pour avoir commis cette faute.

LUCIEN DESCAVES.